



Le Grand Labyrinthe de Bambous

Les bambous montaient si haut qu'ils masquaient les rayons du soleil et plongeaient dans l'ombre les étroites allées du Grand Labyrinthe de Bambous.

Arrivée d'une intersection, Meilin s'arrêta et regarda autour d'elle, découragée. Elle refusait d'admettre qu'elle s'était trompée quelques



kilomètres plus haut et qu'elle était irrémédiablement perdue.

Passer par le labyrinthe pour rejoindre le Zhong lui avait pourtant paru une excellente idée. La forêt de bambous avait été plantée pour protéger les frontières là où le Mur s'interrompait. Seuls un petit nombre de messagers triés sur le volet et de hauts fonctionnaires connaissaient le chemin à travers les kilomètres et les kilomètres de bambous, qui atteignaient parfois jusqu'à dix mètres de hauteur. Le père de Meilin, le général Teng, faisait naturellement partie de ces rares initiés et il avait transmis à sa fille les instructions à partir de l'entrée nord.

– Tu prends à gauche dix fois de suite, murmura Meilin, puis dix fois à droite, et ensuite à gauche, à droite, quatre fois à gauche et trois fois à droite.

Mais elle avait eu beau suivre scrupuleusement les consignes, elle ne s'était pas retrouvée de l'autre côté. Le problème, c'est qu'elle avait cru qu'une journée de marche suffirait et elle n'avait emporté qu'une gourde en peau remplie d'eau et deux gâteaux de riz.



Or, c'était déjà le matin du troisième jour. Sa gourde était vide et les gâteaux n'étaient plus que de lointains souvenirs. Cette nouvelle épreuve venait au terme d'un long périple en bateau et en caravane. Souvent clandestine, elle avait voyagé dans des caisses poussiéreuses et des cales infestées de rats. Seul le maigre espoir de rejoindre son père vivant lui permettait de tenir encore debout.

De colère, Meilin frappa un bambou avec sa canne de combat. La tige de dix centimètres de diamètre se rompit et le bambou tomba au milieu des autres, où il disparut. Sa révolte n'avait servi à rien. C'étaient toujours les mêmes murs immenses de bambous, le même sentier étroit, le même soleil dans le ciel bleu. Un profond sentiment d'impuissance s'empara d'elle.

Pour la première fois, elle songea qu'elle ne sortirait peut-être jamais du labyrinthe. Que la fille du général Teng meure de soif dans une forêt de bambous était tout simplement inacceptable !

Une démangeaison à l'avant-bras la détourna de ses pensées. Elle releva sa manche et observa le panda endormi tatoué sur sa peau. Depuis qu'elle





était entrée dans le Grand Labyrinthe, elle avait gardé son animal totem, Jhi, à l'état passif, par crainte qu'il ne la ralentisse. Mais c'était maintenant le cadet de ses soucis.

– Allez, sors ! ordonna-t-elle. Rends-toi utile !

Dans un éclair de lumière, Jhi surgit si près qu'elle la bouscula. Meilin se cogna contre les bambous.

– Hé, fais attention !

Elle sentit alors quelque chose effleurer son visage. Relevant la tête, elle vit de délicates fleurs blanches qui virevoltaient depuis la cime des bambous, comme de minuscules flocons de neige.

Des fleurs de bambous.

Meilin n'en avait encore jamais vu. Elle savait que la plante ne fleurissait qu'une fois, au bout de cinquante, soixante, voire cent ans, puis mourait.

– Le labyrinthe se meurt, chuchota-t-elle en levant les yeux vers le haut des tiges.

Tous les bambous qui l'entouraient étaient en fleur. D'ici une à deux semaines, ils allaient sécher, se craqueler et tomber. Mais auparavant, le sol se couvrirait de pétales et de graines, qui attireraient des hordes de rats et autres rongeurs...





Les Conquérants avaient déjà envahi son pays en franchissant le Mur, et maintenant le labyrinthe allait disparaître lui aussi. Le Zhong serait plus vulnérable que jamais. Et si le Dévoreur était à l'origine de cette floraison soudaine ?

Jhi s'assit lourdement et essaya d'attirer Meilin à côté d'elle.

– Je n'ai pas le temps ! protesta la jeune fille. Je dois trouver la sortie !

Elle repoussa la patte du panda et s'engagea résolument dans le sentier de gauche, puis elle hésita, rebroussa chemin et s'avança dans le passage de droite. Jhi fit entendre une sorte de reniflement.

– Tu ris ? Mais il n'y a rien de drôle ! Je suis perdue. Je n'ai ni à manger ni à boire. Je vais peut-être mourir !

Jhi tapota le sol à côté d'elle. C'était un geste très humain, qui rappela son père à Meilin. Que n'aurait-elle pas donné pour le voir, à cet instant précis !

– Ce n'est pas le moment de s'asseoir ! s'impatientait-elle. Allez, viens !

Qu'elle prenne à droite ou à gauche n'avait finalement aucune importance, l'essentiel était d'aller





vite. Elle devait sortir du labyrinthe avant de mourir de faim et de soif.

Elle partit à petites foulées, mue par l'espoir de déboucher enfin sur les prairies vertes du Zhong.

Jhi renifla en signe de protestation, mais Meilin n'y prêta pas attention. Une fois de plus, son animal totem se révélait encombrant et inutile. Si seulement Essix était là ! Le faucon aurait pu survoler le labyrinthe et lui indiquer la sortie.

– Même dans une forêt de bambous, elle ne me sert à rien..., maugréa Meilin.

Au bout de cinquante mètres, elle arriva à un nouveau carrefour, d'où partaient trois chemins identiques.

Elle s'arrêta et se retourna. Jhi suivait. Lentement. Meilin la vit alors ployer une tige de bambou, qui cassa et tomba tout près d'elle, la saupoudrant à nouveau de fleurs. Puis le panda la rejoignit d'un pas nonchalant et enfourna de grosses quantités de feuilles et de fleurs dans sa gueule.

Meilin sentit à son tour la faim lui tordre le ventre. Elle aurait salivé si sa bouche n'était pas si sèche. Elle avait essayé de manger du bambou le





deuxième jour, mais ça lui avait donné des crampes d'estomac qui n'avaient fait qu'exacerber sa faim.

– Il doit bien y avoir une sortie, chuchota-t-elle.

Elle regarda frénétiquement autour d'elle. Rien ne distinguait un chemin d'un autre. La dernière fois, elle avait pris à droite. Elle irait à gauche. Elle allait alterner : droite, gauche, droite... Elle arriverait bien quelque part !

– Allez..., dit-elle à Jhi.

Meilin ne courut pas, elle n'en avait plus la force. Mais elle avança d'un pas rapide, essayant désespérément d'oublier sa faim, sa gorge irritée, la chaleur et l'humidité.

– Je vais y arriver, chuchota-t-elle. Je vais rejoindre le Zhong. Je vais combattre le Dévoreur et nos ennemis.

Mais une petite voix, dans un coin de sa tête, répétait inlassablement : « Je vais mourir. Je suis perdue et je vais mourir. »

